

Ollivier Hubert : *Sur la terre comme au ciel. La gestion des rites par l'Église catholique du Québec (fin XVII^e - mi-XIX^e siècle)*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2000

Louis Rousseau

Volume 7, numéro 1, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1000836ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1000836ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (imprimé)
1923-8231 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rousseau, L. (2004). Compte rendu de [Ollivier Hubert : *Sur la terre comme au ciel. La gestion des rites par l'Église catholique du Québec (fin XVII^e - mi-XIX^e siècle)*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2000]. *Globe*, 7(1), 206–210.
<https://doi.org/10.7202/1000836ar>

que l'architecture du texte et enfin le jeu identitaire, entre autobiographie et autofiction.

, Le dernier chapitre, intitulé « *Je suis fatigué* », qui reprend là les mots de l'écrivain, contient une réflexion judicieuse sur le rôle et la place qu'occupe Laferrière dans les champs littéraires haïtien et québécois. Il reste que son apport excède ces catégorisations. Laferrière avoue en effet son ambition de n'appartenir qu'à un seul pays, tout en réclamant une certaine universalité.

L'essai de Mathis-Moser est méritoire et contribuera sans doute à faire mieux connaître les subtilités stylistiques et thématiques de la production romanesque de Laferrière. C'est un livre riche en faits divers, témoignages personnels, raccourcis d'actualité, bons mots de journalistes et études pertinentes de critiques qui révèlent l'originalité et la dynamique de l'œuvre d'un écrivain qui n'a cessé de surprendre par son souffle d'écriture simplement *autobiographique*, réussissant bien à démêler le vrai du faux, la réalité de la fiction.

Najib Redouane
California State University, Long Beach

Ollivier Hubert

Sur la terre comme au ciel.

*La gestion des rites par l'Église catholique du Québec
(fin XVII^e – mi-XIX^e siècle).*

Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2000.

À toutes les études permettant de mieux analyser la place de l'Église catholique dans la société québécoise il manquait jusqu'ici un chapitre essentiel, celui qui permettait de saisir « la remarquable efficacité et la continuité du dispositif rituel qui fonde finalement (son) hégémonie » (p. 305). Ce chapitre est maintenant magistralement rédigé par Ollivier Hubert. Plusieurs raisons expliquent ce retard, au-delà du silence un peu honteux de toute une génération d'historiens qui ont fait de leur rupture avec l'Église un marqueur identitaire fort. En premier lieu, un tel silence tient sans doute à l'opinion commune selon laquelle le rituel, par sa

nature répétitive, n'a pas d'histoire et loge à l'enseigne de la structure immobile. Un certain discours théologique justifie même cette opinion en faisant appel à l'immuabilité d'une tradition. De ce qui ne bouge pas il n'y aurait pas de récit à faire. Pourtant, il existe bel et bien une tradition assez ancienne d'histoire des rites à l'enseigne des sciences ecclésiastiques, histoire qui demeure d'ailleurs largement ignorée par la science universitaire laïque. Et l'étude d'Hubert, d'une tout autre filiation, découvre des transformations fort significatives. Mais un deuxième type de raisons pèse davantage : ces systèmes de conduite hyper codés ont glissé dans la catégorie de la « magie » au siècle dernier (Frazer) et le retour en force de ce thème dans l'imaginaire médiatique actuel ne fait qu'ajouter au désarroi de l'intelligence savante devant un tel monde d'opacité. Il fallait rendre pensable le domaine du rituel, ce qu'une histoire positiviste reste incapable de faire. Hubert s'est donc donné un point de vue qui s'inspire de l'analyse foucauldienne de la constitution des univers institutionnels. Il a également puisé largement aux travaux théoriques issus des sciences de la religion (sociologie, anthropologie, phénoménologie).

La première partie du livre met à jour une conception cléricale du rite. En effet, nous sommes ici en présence d'un univers historique où le rituel est doublé de part en part par un métadiscours clérical qui s'appuie sur une représentation globale du monde et de l'histoire au sein de laquelle l'action rituelle est régulée et contrôlée par une instance hiérarchique que l'auteur nomme indifféremment l'Église ou l'Institution. Cette conception est marquée par la polémique avec le christianisme réformé et avec les Philosophes et illustre assez bien le fonctionnement particulier de l'opposition classique entre le sacré et le profane. Le travail de classement de l'Église de l'époque opère deux découpages : « assimiler rite d'Église et rite religieux, d'une part et, d'autre part, séparer mieux le rite d'Église des contagions d'un "monde profane" désormais clairement distingué » (p. 62).

La deuxième partie propose d'étudier les instruments par lesquels l'Institution s'assure de l'implantation correcte d'un système rituel unifié dans la société catholique issue de la colonisation française. Sont donc examinés la formation du personnel clérical et l'inspection du matériel, la production et la distribution d'imprimés pour les spécialistes cléricaux qui précisent le mode d'exécution des multiples rites et du sens à leur donner, et enfin le développement d'imprimés pour les fidèles qui offrent des pratiques pararituelles plus aisée à s'approprier. Le plus gros du

corpus des imprimés religieux de l'époque appartient d'ailleurs à ce dernier domaine.

Reste à voir comment le système rituel travaille à fabriquer dans le concret un sens au temps, à l'espace et au corps, à fabriquer autour de ces pôles les représentations collectives qui auront statut d'évidence culturelle. C'est le propos de la troisième partie qui commence par analyser et interpréter les permanences et les transformations du calendrier liturgique. L'épiscopat s'y révèle sensible aux requêtes d'une économie moderne que gêne de plus en plus l'irrégularité et la profusion des fêtes d'obligation. Il abolit les fêtes patronales de paroisses qui obéissent trop aux régulations populaires et mêlent le profane au sacré. Mais des ritualisations neuves sont également créées qui auront un grand impact sur le vécu des fidèles.

Le rituel produit également de la différenciation et du sens dans l'espace. Sociologie et phénoménologie sont ici mises à contribution pour nous montrer comment s'organise l'espace sacré à partir du centre qu'est le Saint-Sacrement. L'intérieur de l'église, comme le cimetière, est un système de fermeture, de clôture, de séparation qui focalise sur le centre sacré tout en jouant sur les différences sociales qui y sont mises en scène.

Finalement, les rituels obligent à la performance corporelle et les gestes codés prescrits constituent un langage qui est celui du respect. Le prêtre officiant doit inspirer du respect aux « spectateurs ». Ceux-ci doivent simultanément, par la disposition de leur corps, manifester une attitude pleine de modestie et de recueillement. Les acteurs disent ainsi la présence de l'Invisible dans la visibilité des corps que l'on sacralise (onctions diverses) et purifie (dangers des corps féminins). Le corps est aussi le médium des émotions que la performance rituelle développe. Le jeûne est ici pris pour exemple parce qu'il « met le fidèle dans un état de conformité avec l'esprit du rite, en réinsérant l'expérience dans le cadre mythique réactualisé » (le sacrifice du Christ) (p. 286). La liturgie travaille de multiples manières à sublimer les émotions et c'est sans doute par là qu'elle opère ses effets les plus individualisés chez les participants.

La conclusion de l'ouvrage reconsidère la méthode choisie d'entrée de jeu et dégage ce qui unifie sa lecture historique : « le rite travaille à la légitimation des pouvoirs et des effets de pouvoir » (p. 304). Le lecteur

ne s'étonnera guère de retrouver ici l'énoncé qui a caractérisé d'entrée de jeu la problématique suivie. L'habileté d'une longue et subtile démonstration l'aura conduit à cette conclusion. Les matériaux historiques qui l'appuient sont entièrement des produits de l'appareil ecclésiastique : textes normatifs ou pédagogiques, documents administratifs, rapports d'enquêtes et de visites, etc. Le moment historique et le lieu choisi pour l'étude expliquent le poids particulièrement lourd de l'Institution cléricale dans le système rituel. En effet, la nécessité de créer un rituel uniforme dans une colonie issue de multiples traditions et coutumes diocésaines entraîne la conception d'une Église centrée sur l'appareil ecclésiastique, en réaction aux ecclésiologies plus communautaires des réformes protestantes. La structure sociale qui se dit et se légitime dans la ritualité catholique du début du XVIII^e siècle en est une d'Ancien Régime, et elle se prolongera, avec malgré tout quelques importantes transformations, jusqu'aux changements majeurs introduits par le second concile du Vatican (1963-1965). Durant trois siècles, les sociétés catholiques auront donné à leur appareil ecclésiastique une fonction sacrale dominante. Le lecteur risque cependant de ne retenir que cet aspect des choses et de rabattre ainsi cette étude majeure sur le leitmotiv du « contrôle ecclésiastique ».

Or, Hubert pousse beaucoup plus loin son interprétation, jusqu'à pointer en direction d'une théorie générale de la fonction de la ritualité dans la construction sociale, lorsqu'il écrit : « Le consensus établi autour des règles de la dramaturgie rituelle permet donc qu'une action, symbolique et *efficace* [je souligne], soit réalisée au cours du rite, qui organise le monde et, essentiellement, propose une hiérarchisation déterminée du social, dont la promotion de l'Église, comme institution légitime n'est qu'une facette » (p. 310). Je suggère un ajout : l'organisation du monde est affaire de symbolique et la hiérarchisation sociale elle-même (l'opposition sacerdoce-laïcat, ici) peut servir de signifiant renvoyant à un autre registre (le signifié) que l'on pourrait, par économie de termes, nommer « vide », « altérité » ou « transcendance ». S'ouvre ainsi la possibilité d'une interprétation complémentaire, nullement rivale de la trajectoire poursuivie par l'auteur, celle d'une histoire qui tente de comprendre l'efficacité proprement religieuse ou anthropologique du rite. Certains, dont je suis, estiment l'entreprise nécessaire afin de mieux mettre à jour le travail de « communication et de médiation avec et entre les différents agents, niveaux, domaines et événements qui composent la cosmologie » (Tambiah). Que cette remarque serve à indiquer la hauteur du défi

qu'Ollivier Hubert lance à tous les chercheurs par cette œuvre couronnée, à juste titre, du prix Lionel-Groulx de l'Institut d'histoire de l'Amérique française. Cet ouvrage demeurera pour longtemps une lecture obligée pour tous les québécois.

Louis Rousseau
Université du Québec à Montréal

Jean-Guy Sabourin

Une fenêtre sur la modernité.

Les Apprentis-Sorciers (1955-1968).

Montréal, VLB éditeur, 2003.

Jean-Guy Sabourin a été pendant plusieurs années le directeur de la troupe amateur des Apprentis-Sorciers, troupe qu'il a fondée avec Jean Bellemare et Michel Côté. Leur objectif : diffuser les « nouveaux courants théâtraux » (surtout le théâtre de Brecht et d'Ionesco) et de nouvelles façons de penser le lien de l'individu à la société. On s'aperçoit finalement que la raison d'être de la troupe était plutôt de partager, dans la bonne humeur et l'esprit de famille, une passion pour le théâtre contemporain. Des salles paroissiales jusqu'à la Boulangerie, son principal lieu de résidence, Sabourin décrit le parcours de la troupe, la suite des saisons et les événements marquants, notamment la création d'*Au nom de la rose* de Pierre Perreault. On y croise également Gaston Miron, Félix Leclerc, Jean-Pierre Ferland et Jacques Ferron. Ce livre écrit comme un journal de bord *a posteriori* est ponctué des critiques qu'ont faites à l'époque Yerri Kempf, Gérald Godin, Jean Basile et Jean Hamelin. Des photos et des témoignages de quelques Apprentis-Sorciers (qui rendent compte de l'importance qu'ont eu dans leur vie les années passées avec la troupe) complètent le document. On aurait aimé que l'auteur d'un livre qui s'intitule *Une fenêtre sur la modernité* réfléchisse un peu plus sur sa pratique, qu'il explique son travail, sa recherche, plutôt que de simplement résumer les pièces jouées en énumérant des noms. On comprend donc qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage critique, mais d'un livre de souvenirs dans lequel se lisent la fierté, la ferveur et le dynamisme de